

Duel de femmes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 37

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193140>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

La circulation à Londres.

Sous ce titre, nous empruntons les lignes suivantes à un article excessivement intéressant de M. G. van Muyden, publié dans la *Bibliothèque universelle* de septembre :

« A Londres, comme à Paris, l'omnibus joue un rôle considérable par le fait que le centre de la ville demeure inaccessible aux tramways. En outre, l'asphalte et le pavé de bois favorisent ce moyen de locomotion. En 1888, on comptait à Londres 68 lignes, possédant 956 omnibus et 10933 chevaux. Les chiffres suivants donneront une idée de l'importance des omnibus et de l'encombrement qui en résulte sur certains points. Les jours ouvrables, durant les 14 ½ heures de service, on voit passer :

Sur le Pont de Londres, 3398 omnibus.
Par Cheapside . . . 3008 »
Par Oxford Street . . . 2346 »
Par le Strand . . . 1710 »

Cela donne, pour le Pont de Londres, une moyenne d'environ cinq omnibus par minute.

Les compagnies d'omnibus de Londres ont adopté un système assez original pour se mettre à couvert des infidélités de leur personnel. Elles évaluent à 50 fr. la recette journalière de chaque voiture et licencient sur l'heure les conducteurs qui n'atteignent pas ce minimum. Ceux-ci gardent donc l'excédent ou ajoutent de leur poche ce qui manque aux 50 fr.

Il en résulte que les conducteurs se donnent une peine inouïe pour attirer les voyageurs, et arrêtent à chaque instant leur voiture pour attendre les clients en retard. Nous préférons à ce système, qui ravale le personnel au rang des journaliers, celui qui fait des cochers et des conducteurs des employés à traitement fixe, et leur promet une pension de retraite pour leurs vieux jours.

Restent les bateaux à vapeur. A Londres, on a eu le bon esprit d'utiliser, dans la limite du possible, la magnifique route de la Tamise. La navigation locale est entre les mains de la *London Steamboat Co*. Les mouches qu'elle emploie partent toutes les dix minutes et desservent tous les points de quelque importance, en amont du Pont de Londres jusqu'à

Hampton Court ; en aval, jusqu'à Harwich. Il n'y a pas moins de 48 stations. Malheureusement, les vapeurs de la compagnie, ne brillant ni par l'élégance, ni par la propreté, ne sont guère fréquentés que par les classes indigentes. On commence pourtant à voir circuler des mouches moins primitives.

Quel est le chiffre des voyageurs que transportent, bon an mal an, les services que nous venons d'énumérer ? Répondre à cette question n'est pas chose facile. En effet, la *London Steamboat Co* se refuse obstinément à publier aucune statistique, et l'on ne peut évaluer que très approximativement le nombre des gens transportés par les voitures de place. De plus, les chemins de fer ne distinguent pas assez entre la circulation locale et celle des grandes lignes. Ce nonobstant, M. J. St-Jean, un statisticien bien connu, s'est livré à des calculs qui donnent au moins une idée approximative de la circulation londonienne. Voici les chiffres auxquels il est arrivé. Il a été transporté, en 1888 :

Par les chemins de fer de Londres même et de la banlieue . . .	Voyageurs 200 millions
Par les tramways . . .	» 150 »
Par les omnibus . . .	» 120 »
Par les voitures de place ou de remise . . .	» 30 »
Total, 500 millions	

A ce chiffre, il faut ajouter les transports par eau et les courses de très nombreux détenteurs d'abonnements. Nous ignorons pour quel motif on n'a pas compris ces derniers dans la statistique. Il suffirait, pour supputer leur circulation, d'admettre par exemple, pour chacun d'eux, une moyenne de 500 courses par an.

La population de Londres dépassant cinq millions, chaque habitant de cette immense agglomération a donc fait, en moyenne, en 1888, cent courses par an. Mais depuis lors ce chiffre a dû considérablement augmenter, et peut-être faudrait-il le porter à cent-vingt. »

Duel de femmes.

Le *Figaro* a raconté un triste duel. A Badiez, en Autriche, la princesse Met-

ternich et la comtesse Kielmansegg se sont battues au sabre. La princesse a été blessée au nez ; elle ne s'est pas arrêtée pour si peu. A la troisième reprise, elle a percé le bras droit de la comtesse. Les témoins sont intervenus. Ils n'étaient que deux, mais deux qui s'entendaient aux règles du duel comme quatre.

Ces témoins, deux grandes dames de la cour, avaient pris soin de conduire un docteur ; ce docteur était une doctoresse, M^{me} la baronne Lubinska. En un tour de main elle a pansé les plaies des combattantes. L'honneur était satisfait. On ne dit pas si ces dames se sont embrassées sur le terrain. Elles n'ont pas voulu, je pense. Un simple serrement de mains a dû sceller une réconciliation dont la sincérité doit être des plus problématiques, car, le duel fini, une femme redevient femme, et je pense que l'une ne saurait de la vie pardonner à l'autre d'avoir voulu lui couper le nez, pas plus que l'autre n'a jamais eu envie de rire, quand, en décollété, elle montrera son bras taché d'une vilaine cicatrice.

Le motif du duel était des plus sérieux. Ces dames font partie du comité d'une Exposition ouverte à Vienne en ce moment. Il s'agissait peut-être de décider si la fermeture doit se faire à cinq heures ou à six heures, si les gardiens peuvent se promener en long ou en large, si telle œuvre aura une médaille ou n'en aura pas ; bref, il s'agissait de prendre une résolution grave. Les avis différaient. Ces dames ont échangé une ou deux paroles vives. Là-dessus, remise de cartes, envois de témoins ; les voilà sur le pré. Ce n'est pas à l'épée qu'elles vont se battre. L'épée, peuh ! une arme de gentilshommes. Quel joujou ! Nous autres femmes de la cour, nous avons le bras long et solide en diable. Le sabre l'espadaon, la rapière sont nos engins favoris.

Le combat commence.

— O Muse, inspire ta servante. Dis-lui en quelle langue, sur quel rythme elle trouvera des accents pathétiques, des cris effrayants, des termes épiques ; dis-lui comment il faut conter les prouesses de ce tournoi. Les héroïnes ont croisé

le fer, les lames étincellent, les cliquetis éclatent, froissements d'acier, bonds de panthères, coups de pointes et de banderolles, cris de haine, corps à corps... Enfin un bras s'élève, un éclair passe, le sang coule... Horreur! Le nez de la princesse Metternich est dans l'herbe! Infortunée princesse, princesse infortunée...

Eh bien! et le chat? Oui, le chat. Il pouvait s'en trouver un par là, à deux pas, tapi dans l'herbe. Et quand le petit nez rose serait tombé, il aurait pu s'élançer et le croquer d'un coup de dent!

(*La Famille.*)

Lettre d'un soldat.

Lorsqu'après Waterloo la France fut envahie pour la seconde fois par les puissances alliées, la Confédération suisse, poussée par les événements, eut le triste rôle de joindre ses troupes à celles des ennemis de Napoléon, qui lui avait rendu les plus grands services. Vingt-cinq mille Suisses pénétrèrent dans la Franche-Comté. — Un de nos jeunes Vaudois, faisant partie de cette armée, écrivait, des environs de Pontarlier, la lettre suivante, adressée à celle qu'il adorait, et dont il sollicitait la main: Jamais un cœur n'eut de plus sincères épanchements.

Nous reproduisons textuellement cette pièce qui nous est communiquée par un de nos abonnés:

Ma bonne amie. Je m'occupe ici à t'écrire cette lettre pour discourir à vec toi, et pour te dire si tu haressu la lettre que jet'avait envoyez et en même temps pour te dire que j'ai été bien fâché quand j'ai appri qui nous falait entré en france pour tour jours plus m'éloigner de toi mais magré cela mon cœur neta jamais houblier, depuis que j'ai passer par Neuf Chatel si près de toi sans avoir la douce satisfaction de te vois pour tems brasser pour te témoigner mais tendre amitier je ne vit quen longueur. Je nai sessé de penser atoi en route tous les pas que je fesait je pous-sait un soupis les heure que j'ai passé en pensent atoi me semblait des Moi entier et les jour des année hor ma Chère Mie quand je repence aux doux plaisir que j'ai eut avec toi. O quand meretrouverai je entre tes bras Chère Amie quand je suis éloigner de toi je suit tout jours malade. Mais etant près de toi un regar de tes yeux CHÉRIE ou soit un baiser sur ta bouche merent dix année de vie. Si je savait que tu pence encore à Moi je serait pour heureux. Mais peut être Maura tu déjà oublier. Il y a tant de garsont qui cherche à te plaire qu'un autre peut a voir déjà Charmé toncœur. Mais moi que ferai-je si cela était Moi qui n'en ay jamais aymé sin serrement que toi. Mon Cœur fut a toi dès notre première entrevue ma volonté ta choisir et mes santiment mon tour jours dit depuis lors: Oui tu doit laimer Oui je nai jamais aimer que toi je telerepette tu maparru belle haimable bien faite à mon gour deautre mon parut la même Chose mais aucune na put donné la moindre idée à mon Cœur. Il y a

deux an que je taime pour la première fois mais depuis lors je n'ai jamais cessé de taimer. Mais je craint que cest amour sinserre ne me rande un jour malheureu mais si tu moublie aura tu amie tandre et Chérie un petit coin dans ton tendre cœur pour y passer un peti souvenir de ma perssonne je voudrai que tu vit dans mon cœur que tu lù cette inscription qu'il y est gravée en ses mot Chère amie ne sera jamais enoubli j'é crirait une anne entier je ne pourrait jamais te donné une idée de la mitier que j'ai pour toi, je mourirait je pour serait mon dernier soupis si tu venait mettre ta main tendre sur le cœur je renaitrai je serait comme la fleur flétrie par lardeur du soliel quand le soliel est passé que la rosée tombe dessus reprend de suite sa première vigueur et vit comme si elle avec tour jours vécu. CHERAMIE Je suis ton fils delle à Mi.

On sait que les fêtes de Chambéry, auxquelles le président de la République et M. de Freycinet ont assisté, ont été arrosées de pluies diluviennes, qui ont obligé le ministre de la guerre à emprunter la capote d'un général. Aussi la muse populaire n'a-t-elle pas tardé à s'emparer de cet incident, témoin les couplets suivants signés Paul Ferrier, et publiés dans le *Gaulois*:

As-tu vu ?

Quand le ministre de la guerre
N'est, nonobstant, qu'un pur civil,
Il revêt, comme le vulgaire,
Un complet de drap ou de fil!
Freycinet lâché la cheviotte
Et se déguise un tantinet!

As-tu vu la capote,

La capote ?

As-tu vu la capote à Freycinet ?

« Il pleut, il pleut, il pleut, bergère!
» Votre capote, général!
» Je veux ressembler à Brugère,
» Dussé-je monter à cheval!
» A la Chantilly je me botte,
» Et j'épate le cabinet! »

As-tu vu la capote,

La capote ?

As-tu vu la capote à Freycinet ?

« Pour l'air guerrier ne craignez mie;
» Car sous ma capote, et botté,
» Puis-je pas, de l'Académie,
» Porter l'épée à mon côté ?
» Et qu'un insolent m'asticote,
» Je sais faire le moulinet! »

As-tu vu la capote,

La capote ?

As-tu vu la capote à Freycinet ?

« Va-t-on pas me chercher des puces,
» Si, voyant, comme en carnaval,
» Des mômes déguisés en Russes,
» Je me déguise en général ?
» Du vieux Thiers, c'était la marotte!
» Comme lui, ça me taquinait! »

As-tu vu la capote,

La capote ?

As-tu vu la capote à Freycinet ?

Depuis lors, dans l'infanterie,
Soldat, marchi-chef et sous-off,
Aux dragons, à l'artillerie,
Sur les pas de Freycinetskof,

Partout ce refrain se chuchotte,
Dans la tente ou l'estaminet:
As-tu vu la capote,
La capote ?
As-tu vu la capote à Freycinet ?

Duè lettrès.

N'est pas lo tot quand on vâo écrire 'na lettra d'avâi dâo bio papâi dè pousta, on potet pliein dè boune eintse, onna pliouma que marquè bin, et mémameint on gryon et onna règle po se ligni, po ne pas allâ tot corbo; faut surtot savâi cein qu'on vâo derè et à quoui on écrit.

Onna municipalità d'on gros veladzo dâo canton dè Vaud, reçai on dzo onna lettra iò y'avâi dessus: « Depuis le beau jour que j'ai eu le plaisir de vous voir, je pense tout le long au joli moment que nous avons passé ensemble. Je regrette beaucoup de ne pas avoir pu aller le jour de la danse, comme on était convenu, car je me réjouissais de pouvoir partager avec vous un pair de verres de sirop et de parfait-amour; mais ça sera pour une autre fois. Il ne m'a pas été possible de pouvoir aller, parce que j'ai eu des affaires qui m'ont retenu à la maison. Répondez-moi deux mots à la présente, et je reste pour la vie votre tout dévoué. »

Quand lo syndiquo eut liaisu clia lettra ein municipalità et que l'ont su dè quoui le vegnâi, l'ont de: « Lo gaillâ est fou; on ne pâo pas repondrè à dâi foutaisès dinsè, » l'ont dévezâ d'oquîè d'autro, et l'ont dégrussi la lettra.

Lo mémo dzo, onna galèza pernetta de n'autro veladzo, que sè peinsâvè dè sè toodrè lo cou dévant que sâi grand teimps, reçai assebin onna lettra pè la pousta, iò y'avâi marquâ dessus:

« Après avoir repensé à ce que nous avons parlé le 12 du courant, je crois que je pourrais faire votre affaire. Je puis même vous fournir une espèce de tuyau qui vous conviendrait. Les bouts sont un peu longs; mais *reprenon*s le fil de nos idées: Je m'engage à vous canaliser proprement pour la somme de.... tout compris, et si vous êtes d'accord, répondez-moi deux mots et je commencerai l'opération au plus vite. »

— « Mâ, mâ, se fe la gaupa, quand l'eut liaisu clia lettra et que l'eut vu lo nom dè cé qu'avâi écrit, cé pourro innoceint pai la téta. Te possible! quoui l'arâi cru! Pao-t-on écrire dâi z'afférés dinsè. Enfin tant pis, lâi faut pas re-peinsâ. » Et l'allumâ lo fû avoué clia lettra, et diabe lo pas que l'écrise onna reponsa.

Ora, quin lulu avâi pu écrire dâi tôlez bambioulès? Eh bin, vaités l'affère: La municipalità ein quiestion avâi avôai onna soumechon po fère amenâ dè l'edhie âo veladzo, po lè bornés. Lo dzo iò sè faillâi presèintâ, on citoyein, qu'avâi